

Comptes rendus de conférences des 14e rendez-vous de l'histoire de Blois – 13/16 octobre 2011-10-19

Thème : L'Orient

Jeudi 14 octobre 2011-10-19

Après les discours inauguraux, le président du conseil scientifique, Jean-Noël Jeanneney, a justifié le choix du thème retenu par le comité scientifique cette année.

Après avoir rappelé en introduction la part d'imaginaire à laquelle nous renvoie le terme « orient » (il évoque « nos sensations d'enfance », fait référence à Tintin et le lotus bleu...), il précise ensuite la raison principale du choix fait à l'automne 2010 par le comité scientifique des rendez-vous de l'Histoire de Blois. Pour lui, c'est la diversité des éclairages que le sujet peut offrir comme le programme de cette édition en témoigne (adresse site), ce thème étant décliné sous l'angle des questions historiographiques actuelles :

* L'histoire des représentations : Pour lui, le but de ces rencontres est, en plus de répondre à la curiosité des spectateurs, de pourfendre tous les stéréotypes et les préjugés qui peuvent encore coller à cette notion d'Orient dans les représentations de l'occident.

- Un orient immobile contre un occident en mouvement.

- Un « Orient passé de l'Europe » et une « Europe futur de l'Orient », thèse défendue par les Lumières (sujet développé lors de la conférence intitulée : « Peut-on se moderniser sans s'occidentaliser ? »).

* La question des rencontres, des contacts et les notions d'acculturation, d'hybridation (du mariage d'Alexandre et de Roxanne en passant par les croisades en Terre sainte jusqu'aux sociétés contemporaines) qui furent source de débats lors de nombreuses tables rondes.

* Un renversement des perspectives, des points de vues, dans le cadre d'une « histoire monde », connectée (ou dans le cadre d'histoires qui restent spécifiques mais doivent se parler), suivant en cela les travaux de l'historien indien Sanjay Subrahmanyam, invité de cette 14e édition.

* Un sujet qui permet également d'éclairer l'actualité récente dans le contexte des « printemps arabes » qui furent l'objet de nombreuses analyses au cours de ces 4 jours. Jean-Noël Jeanneney relativise avec humour la « prescience » des membres du comité scientifique qui ont choisi ce thème il y a un an de cela, bien loin de s'imaginer les bouleversements que le monde arabe et par là les rapports internationaux sont en train de connaître.

Il conclut son intervention en rappelant la multitude des pistes de réflexion que le sujet amène et réaffirme ainsi le rôle civique des historiens dans un monde à la complexité grandissante.

Jeudi 14 octobre

Débat : « L'histoire du monde arabo-musulman dans l'enseignement et la recherche

Intervenants :

- Lucette Valensi : historienne spécialiste de l'islam, directrice d'études à l'EHESS (*L'islam en dissidence : Genèse d'un affrontement*, Le Seuil, 2004. Ecrit avec Gabriel Martinez-Gros)
- Jacqueline Costa-Lascoux : Directrice de recherche au CNRS, au Cevipof et à Sciences-Po Paris. Invitée au titre de ses travaux de recherche sur l'enseignement de l'islam dans les manuels scolaires (*Le monde arabo-musulman dans les manuels scolaires français. Histoire, géographie, éducation civique, français*. Ecole normale supérieure de Lyon, 2011)
- Henry Laurens : professeur au Collège de France (titulaire de la chaire d'histoire contemporaine du monde arabe) et à l'INALCO.
- Pierre Vermeren : Maître de conférence en Histoire contemporaine à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne.

Animateur :

- Alain Bergougnoux : Inspecteur général de l'Education Nationale, spécialiste de l'histoire du socialisme et du syndicalisme en France et en Europe.

Comme le rappelle en introduction l'animateur de ce débat, le thème du monde arabo-musulman figure dans nos programmes d'Histoire-Géographie de la 5e à la Terminale, mais de manière discontinue (Contextualisation de la naissance de l'Islam en 5e, colonisation/décolonisation en 4e et 3e, Constantinople en 2nde, les conflits du Proche-Orient en 1er et Terminale).

La question qui se pose alors est de savoir comment donner de la cohérence à cet enseignement et quelle grille d'analyse fournir à nos élèves. Il précise ensuite les pièges à éviter :

- un récit trop statique, homogène, qui masquerait les évolutions et la complexité de ce monde, insistant notamment sur le risque essentialiste concernant la religion (une religion qui serait figée, fixée une fois pour toute !).
- les questions contemporaines qui n'évoquent que des rapports conflictuels, oubliant les rencontres et les échanges.
- un sujet qui serait trop sensible dans notre société française contemporaine selon les publics scolaires que nous avons en face de nous.

Après ces préliminaires, Jacqueline Costa-Lascoux nous présente les résultats de son étude sur les contenus des manuels scolaires (ref : étude réalisée dans le cadre du « Dialogue euro-arabe initié par l'Unesco) permettant de comprendre quelles sont les représentations de l'autre de part et d'autre de la Méditerranée et comment les manuels scolaires entretiennent ou corrigent ces représentations. Les questions auxquelles ce travail répond sont :

- quelle est la place accordée au monde arabo-musulman ?
- Quelles époques sont abordées ? Quels personnages ?
- Quelles sont les illustrations choisies ? (L'iconographie joue un très grand rôle dans la transmission des stéréotypes).
- Comment sont abordées les questions conflictuelles comme les croisades, la colonisation ou la décolonisation ?

Les résultats de ce travail insistent sur 5 points :

1- La difficulté à définir le monde arabo musulman :

Quel est l'espace géographique concerné ? (la Perse disparaît bien souvent)

Quelles caractéristiques ?

Quelles évolutions ?

Quelle cohérence à une histoire à trou et sur un temps très long qui risque de donner l'idée qu'il ne s'est rien passé pendant de nombreux siècles ?

Enfin, l'auteur remarque qu'il n'apparaît dans aucun manuel une définition ethnique des Arabes.

= un espace qui peut se définir par :

- * une langue commune de culture (comme le latin en Occident au Moyen-Age)
- * une religion dominante (mais pas exclusive)
- * des caractères culturels, modes de vie et organisations sociales propres marqués par la culture bédouine mais aussi le fait urbain très ancien.
- * un espace d'échanges internes

2- Le poids de la religion :

Pour une partie de nos élèves, les savoirs considérés comme légitimes sur l'islam proviennent non de l'école mais de l'enseignement d'imans locaux pas nécessairement formés ou (et) cultivés entraînant chez ces jeunes un fond d'ignorance et d'incertitude sur ce sujet au combien intime. Cette situation peut être source de conflit avec le discours et les savoirs transmis par l'école et pour résoudre ce problème, des enseignants témoignent qu'ils préfèrent taire pour ne pas heurter. De même, on constate que ce sujet n'est pas abordé de la même façon selon les établissements scolaires.

L'intervenante rappelle même un constat des auteurs de l'étude qui fit scandale : chez un éditeur, une image du prophète avec le visage flouté (il s'agit pourtant d'une source locale !) dans le manuel élèves, mais pas dans celui du professeur.

3- La question des stéréotypes :

La photo du chameau (la tradition) à côté de celle des puits de pétrole (la modernité). Ironie : J.Costa-Lascoux fait remarquer que ces stéréotypes que nos manuels diffusent sont les mêmes que ceux de nos collègues Tunisiens qu'elle a interrogés.

4- Les non-dits :

Certains posent problème et devraient être traités :

- la condition féminine
- la question des minorités

5- La question des conflits :

L'intervenante évoque la guerre d'Algérie en remarquant néanmoins que les manuels récents insistent sur les échanges, les emprunts entre communautés.

H.Laurens prend alors la parole pour donner une définition à minima du monde arabo-musulman : « un espace géographique où langue arabe et islam sont majoritaires ». Il rebondit ensuite sur les questions soulevées par l'intervenante précédente :

- on n'a pas le temps de tout dire mais les comparaisons simples permettent de mieux faire saisir les notions aux élèves et de montrer que « ce sont des êtres humains comme nous ».

- la « Révélation » : inutile d'entrer dans le débat et se contenter de dire « la tradition islamique rapporte... ». Vrai ou pas, ce qui importe, c'est ce que les gens pensent ou pensaient.

- les conflits : historiquement, la Méditerranée est une zone de guerres (croisades mais aussi conquête ottomane des Balkans) mais montrer que c'est aussi un espace d'échanges. Pour les périodes les plus récentes, expliquer que comme nous, ce monde est entré dans l'ère des nationalismes. En ce qui concerne la guerre d'Algérie, expliquer qu'il s'agit d'une accumulation de guerres civiles (entre Français et « indigènes », entre factions musulmanes, entre métropolitains) et donc à l'origine de souffrances pour de nombreux groupes.

- l'immigration : c'est une composante essentielle de l'identité française.

Lucette Valensi revient sur ces remarques pour préciser à son tour les termes du débat :

- le périmètre : idée « d'espace arabo-musulman » récente, qui fut promue par les pays arabes accédant à l'indépendance. Pour surprendre les élèves, elle propose une action qu'elle juge salutaire : montrer une carte actuelle de l'islam non arabe (majoritaire). Montrer également que cet espace aux limites fluctuantes selon les périodes ne fut pas que musulman (Babylone, Carthage...) et ne pas oublier de parler qu'il contient encore aujourd'hui des groupes minoritaires.

- la périodisation : elle juge que cette histoire à trou n'est pas grave, arguant du fait que les élèves-(futur)citoyens ont d'autres canaux d'information pour combler les trous.

- la « révélation » et le Coran : si la tradition dit qu'il fut révélé oralement, ce qui est par contre un fait historique, c'est que ce n'est que plus tard qu'il fut couché par écrit. Il s'agit donc d'une reconstruction et ce sont les premiers califes qui ont fait le travail d'organisation de cette religion.

- la représentations du prophète : LV rappelle que les Turcs ou les Persans n'ont pas hésité à le faire, mais en précisant bien que ces représentations étaient à usage privé et non dans les lieux publics. Ces exemples nous montrent néanmoins qu'il n'y a pas d'interdit absolu et qu'il existe au sein de ce monde des traditions différentes.

Vermeren prend ensuite la parole pour bien rappeler que ce sujet est secondaire dans notre enseignement global (il compte une 20aine d'heures) et pour se poser la question suivante : que risque-t-il à la fin de rester dans l'esprit de nos élèves ? La priorité est donc pour lui « casser les mythes », notamment celui d'un monde immobile (véhiculé en dehors de l'école par certains imans) et homogène (image dominante dans les médias audio-visuels).

Ne disposant donc que de peu d'heures pour un objectif aussi ambitieux, il propose donc de privilégier dans nos études l'empire ottoman (complexité géographique, de peuples...) et l'Algérie (matrice de toutes les politiques coloniales françaises et de toutes les questions post-coloniales).

AB prend alors la parole pour soulever le paradoxe de cette intervention : celui d'une histoire en pointillés pour laquelle il faudrait faire encore plus de choix. Pour le résoudre, il propose de réfléchir à nos méthodes d'enseignement, l'objectif étant d'être capable de donner un cadre général et d'approfondir à partir de situations concrètes et d'exemples.

Puis il lance ensuite aux participants un autre sujet de réflexion : « Comment traiter de la démocratie dans le monde arabe aujourd'hui au regard de la diversité des situations ?

LV répond en expliquant que ce n'est pas une question nouvelle mais qu'elle fut posée dans certains pays dès le XIXe siècle. En Egypte ou en Tunisie, des intellectuels avaient déjà pensé la question de l'existence de consultations, de parlements, de constitutions, de séparation des pouvoirs... Ce qui se rajoute aujourd'hui est la question de l'individualisme (1 homme une voix).

Cette intervention permet à P.Vermeren de rappeler l'arrière-plan historique pour la Tunisie qui a eu dès le XIXe siècle une constitution et a accordé une grande place à l'école dès la décolonisation.

En conclusion de ce débat, AB adresse aux enseignants deux conseils pour aborder au mieux ce sujet :

- la comparaison lui semble le meilleur moyen de faire réfléchir nos élèves (« penser, c'est comparer ») et sortir des essentialismes.
- trouver des passerelles pluridisciplinaires pour penser la complémentarité.

Enfin, ce débat s'est clôturé par une intervention dans le public d'un enseignant rappelant que sur la question de la révélation et de la naissance de l'islam, le débat ne date pas d'aujourd'hui en occident mais qu'il est né dans le monde musulman dès le IXe siècle et qu'il serait important de le montrer à certains de nos élèves. Enfin, il a terminé en disant qu'en tant que professeur d'histoire en France en 2011, il s'adressait à des élèves, pas à des Musulmans (ou autres catégories).

NB : pour remettre au goût du jour certaines connaissances sur la question, 2 numéros inédits du **Dessous des cartes** au paraître bientôt :

- Mondes arabes : des facteurs analysés sur le temps long à l'aide de cartes pour nous permettre de mieux comprendre les raisons du « Printemps arabe ».

- Islam mérité : une émission indispensable pour la classe de 5e et qui nous permet de montrer aux élèves ce que nous devons à la civilisation musulmane.

Vendredi 14 octobre 2011

Conférence : Shanghai, le renouveau d'une métropole asiatique

Par Thierry Sanjuan, professeur de Géographie à l'université Paris I Panthéon Sorbonne, titulaire de la chaire d'Asie méridionale et orientale.

Nouveaux programmes de Première STI 2D :

Thème 5 : La Chine / Shanghai métropole (1 des 3 sujets d'étude proposé)

T.Sanjuan, *Atlas des mégapoles*, Shanghai, Editions Autrement, 2009.

La Chine nouvelle et l'Asie, Questions Internationales n°48, mars-avril 2011, La Documentation française.

La conférence de T.Sanjuan est un rappel de l'évolution depuis plus d'un siècle de l'agglomération de Shanghaïenne.

C'est pour effacer les images de « prostituée de l'occident », de « Paris des années 20 en Extrême-orient », de ville de la décadence, pas chinoise que le nouveau régime communiste décide dans les années 50 de « rééduquer » la ville de Shanghai (une partie de la population est alors déplacée) qui connaît alors plusieurs décennies d'éclipse. Mais depuis 1990, Shanghai connaît un véritable renouveau :

- renouveau matériel : par le bâti, l'organisation de la ville, le rayonnement, l'intégration au système mondial.
- réhabilitation : le discours officiel a changé. On assume désormais son caractère métisse, son ouverture à l'étranger qui de défauts sont devenus des atouts.

Ce renouveau a été voulu par les autorités pour faire contrepoids à Canton jugée alors trop « indépendante » et promu par des Shanghaïens qui accèdent au sommet du pouvoir après les événements de la place Tien An Men (Jiang Zemin et Zhu Ronji ont été tous les deux maires de la ville). Dans les années 2000, Shanghai devient le « phare de la Chine » (exposition universelle de ...), symbole de la capacité du pays à la modernité et retrouve ainsi sa vocation du début du XXe siècle. A l'embouchure du seul grand fleuve navigable du pays, elle se situe à l'interface entre l'espace mondialisé et la profondeur chinoise. Plaque structurante de l'espace chinois, elle dame le pion à Hong Kong.

Shanghai, quelle histoire chinoise ?

Au début du XIXe siècle, ce n'est qu'une sous-préfecture de 500 000 (ou 50 000 ?) habitants qui commerce avec le Japon et l'Asie du sud-est mais qui reste à la marge car dans l'esprit chinois, le littoral, contact avec l'étranger, ne peut être le centre. C'est l'ouverture imposée par les guerres de l'opium qui enclenche le processus de littoralisation.

1842 : c'est l'une des cinq villes ouverte par le Traité de Nankin imposé par les Britanniques. La question qui se pose alors aux autorités chinoises de la ville (construite sur la rive gauche du Yangpu) est de savoir que faire des étrangers. Les Britanniques s'installent hors de cette ville dans un espace marécageux.

1860 : création de la concession internationale regroupant les concessions étrangères (sauf la concession française qui reste autonome). Jusqu'à création de la République populaire de Chine (1949), la ville est alors structurée par 3 pouvoirs :

- concession internationale : « Shanghai Municipal Council » (élites commerciales de la concession).
- Concession française administrée par le Consulat de France.
- ville chinoise ainsi que les quartiers nord et est (Pudong) : administration chinoise

Les concessions sont alors plus qu'une simple implantation en terre étrangère. C'est aussi un espace qui ne relève pas des normes politiques, économiques et financières de la Chine. C'est donc un lieu de refuge et d'opportunités pour les Chinois (la population des concessions a toujours

été à 99% chinoise) qui y jouissent des libertés d'expression, d'entreprise. Ironie de l'histoire : c'est dans la concession française qu'est créé dans les années 1920 le parti communiste chinois !

La Première guerre mondiale marque pour la ville le début du développement industriel. S'y installent des industries légères (agroalimentaire, textile) pour compenser la chute des importations européennes due au conflit, investissements réalisés par des investisseurs chinois.

Les décennies 20-30 marquent le succès et le développement de la ville. A leur contact, la population chinoise adopte des savoir-faire, des pratiques urbaines, des modes de consommation importés d'Europe. Une classe moyenne influencée par les Européens se développe, témoin d'un processus d'hybridation culturelle alors en œuvre. Ce phénomène explique le mépris manifesté encore par une majorité des Chinois à l'encontre des Shanghaiens que résume cette sentence : « Shanghai ? Un siècle et demi d'histoire. Pékin ? Huit siècles ! ».

Le quartier symbole de ce dynamisme de la ville entre la fin du XIXE siècle et les années 1930 est le front de mer (le Bund) et ses bâtiments témoin d'un métissage culturel (s'y côtoient le style victorien, néo-classique...le tout mâtiné d'influences chinoises).

Les signes du renouveau dans le paysage urbain

Depuis les années 1980 et le renouveau de l'agglomération, on assiste à une course vers l'ouest. En 1990, la municipalité décide de mettre en valeur la rive droite avec l'aménagement de la zone franche de Pudong (construction d'un centre financier, d'une zone franche, d'un aéroport international). La ville change alors de dimension comme en témoigne le nouveau front de mer typique du marketing urbain dans un contexte de concurrence entre les grandes métropoles mondiales. Dans la vieille ville, le type d'habitat caractéristique (les lilong, îlots urbains de quelques étages ceinturés par des commerces, percés par des porches donnant accès à un réseau de ruelles) est progressivement détruit, le modèle dominant devenant des îlots de 2 ou 3 tours ceinturant un espace de services pour les co-propriétaires et les ensembles collectifs de piètre qualité à la périphérie de l'agglomération destinés aux habitants chassés du centre. Depuis quelques années, un programme de villes nouvelles (dessinées par des architectes étrangers) se développe. Les choix architecturaux, que d'aucuns peuvent juger discutables (la fausse Venise et ses canaux en béton dessinée par un urbaniste italien inconnu, la ville allemande, les cottages britanniques...) témoignent néanmoins d'une volonté des autorités locales de renouer avec le caractère cosmopolite de la ville il y a moins d'un siècle.

Ainsi, cette conférence d'une heure a permis de donner aux auditeurs, majoritairement étudiants ou enseignants, une profondeur historique dans l'optique d'une étude géographique de cette mégapole de près de 23 millions d'habitants.

Compte-rendus rédigés par Nicolas RIGOUT,
professeur agrégé,
collège Léon Blum de Limoges